A propos d'une loupe *made in Japan* et quelques autres souvenirs

D'autres que moi diront mieux que je ne saurais le faire tout ce que les recherches de Jo Yoshida ont apporté aux études proustiennes et à la vie des équipes avec lesquelles il a collaboré. Ayant eu le privilège d'être pendant six longues années son collègue à l'Université de Kyoto, au sein du département de littérature française, je veux surtout rendre hommage à ses qualités humaines. L'intérêt professionnel que je porte à ce que la presse dit parfois du Japon m'invite par ailleurs à un ou deux commentaires à propos de la place singulière qu'il occupait au confluent des cultures française et japonaise.

Quiconque se souvient de Jo Yoshida se souvient de son sourire, de cette gaieté naturelle qu'il avait, et qu'il savait garder en dépit des circonstances. Ce trait de caractère est le premier que j'ai remarqué chez lui, lorsqu'il m'a invité en 1985 à passer le voir dans le petit appartement qu'il occupait avec son épouse au cœur de Paris, à l'occasion d'un congé dit sabbatique pendant lequel il travaillait énormément. Les présentations faites, nous avons parlé de nos recherches, réflexe bien excusable, et Yoshida m'a décrit avec passion son travail sur les manuscrits de Proust. Dans le cours de cette conversation, assez longue, il a fait allusion à la maladie qui le persécutait, mais sans se départir de ce ton de discrétion et de bonne humeur que je lui ai toujours connu, et un peu comme s'il s'agissait d'évoquer les inconvénients d'une pluie persistante. Puis, à sa façon captivante, drôle parfois et ponctuée d'éclats de rire, il a parlé de Proust et Ruskin, du japonisme, de la couleur variable des papiers et des encres, de la loupe avec laquelle il travaillait, et des banquettes déprimées de cette étroite alvéole où, passé l'entrée de la Bibliothèque nationale, le chercheur matinal se recueillait par la force des choses, avant d'obtenir comme une grâce sa place sous la verrière majestueuse de la salle des imprimés. Et cette légèreté qu'il savait communiquer à tout, y compris aux choses sérieuses, graves parfois, m'invite à retenir le mot *élégance* comme l'un des plus adéquats à sa physionomie morale, comme il l'était d'ailleurs à son allure.

Quelques mois plus tard, Yoshida était de retour au Japon. Le travail exigeant, acharné, auquel il s'était livré passionnément et qu'il poursuivait, la

fatigue du voyage et l'alternance redoutable des traitements l'avaient fatigué de façon visible. Je ne sais si je dois livrer ici ce souvenir, gravé dans ma mémoire, d'un Yoshida essoufflé, appuyé douloureusement à la paroi de l'ascenseur avant d'entrer en cours. Il trouvait auprès de lui, en famille et parmi ses collègues, de quoi le soutenir ; mais il était porté aussi par son courage naturel, par la ferveur de ses étudiants, et par la beauté de l'aventure intellectuelle dans laquelle il était engagé.

A quelques temps de là, sa santé s'étant améliorée, il m'invita de nouveau chez lui. La Bibliothèque de la Pléiade venait de s'enrichir du premier tome d'une nouvelle *Recherche*, comportant les rétablissements et prolongements que l'on sait. L'édition Laffont était sous presse. Toutes deux étaient destinées à faire référence, et près de dix ans plus tard *Le Point* soulignerait encore à leur propos l'importante contribution, entre autres, « du généticien japonais Jo Yoshida » (11 mai 1996). A sa manière discrète et teintée d'humour, celui-ci laissait transparaître sa fierté d'avoir pris part à ces entreprises. Une chose le surprenait cependant : qu'un journaliste puisse lui téléphoner de France en pleine nuit, et le tirer de son sommeil pour lui poser la question suivante : « Vous êtes bien le Japonais qui édite *Du côté de chez Swann* dans La Pléiade ? ». Ce qui l'étonnait le plus dans l'affaire, c'est la circonstance nocturne. Pour ce qui est de la résonance identitaire de la question, elle l'amusait plutôt. Yoshida connaissait trop bien la France pour ne pas savoir qu'y circulent à propos du Japon nombre de stéréotypes, et que sorti du petit cercle des universitaires qui travaillent de longue date avec leurs homologues japonais, et qui connaissent en particulier la belle vitalité des études proustiennes dans ce pays, la conjonction de Proust, de La Pléiade et de la mention d'un chercheur japonais avait de quoi frapper l'imagination de quelques naïfs. Il traitait le phénomène par la malice, indiquant volontiers qu'il relisait les brouillons de Proust à travers la lentille d'une loupe *made in Japan*, comme pour suggérer que sur ce modeste mais emblématique gadget national reposait la perpétuation d'un monument de la littérature française.

Je crois bien avoir retrouvé l'article en question. Il figure dans un dossier de quatre pages publié le premier octobre 1987 dans *Libération*. Jo Yoshida y est

assez inexplicablement rebaptisé *Jiro* — *Jo* ne faisait pas assez japonais, sans doute. *Libération* rend compte de l'intense activité éditoriale qui accompagne l'accession de *La Recherche* au domaine public. Chose remarquable, le dossier figure non dans la rubrique littéraire, mais dans la rubrique «L'Evénement » du quotidien, qui prend ainsi position sur l'importance de l'œuvre et des travaux qui la concernent. Et c'est dans ce dossier qu'un article est consacré à Yoshida, la contribution d'un chercheur japonais à l'édition du texte étant perçue comme un événement dans l'événement. Le titre est clair à cet égard : « Un Champollion nippon pour un Proust brouillon ».

Je ne sais ce que fut la réaction de Yoshida à cette lecture, mais je suis disposé à croire qu'il en a ri de bon cœur. Excellent connaisseur de la presse française, il n'ignorait pas la prédilection de notre grand quotidien libertaire pour les titres pleins d'esprit, allusifs et délicatement vertébrés par de belles allitérations, des paronomases subtiles. Figurent d'ailleurs dans le dossier en question « Proust, un homme très recherché », « Illiers, il y reste », « Ainsi Swann-t-il » et quelques autres trouvailles de la même eau. On observe aussi la brillante hypallage gagneuse de place (quatre colonnes tout de même) qui nous conduit de *pour les brouillons de Proust* à *pour un Proust brouillon*. Mais ce *Champollion nippon* mérite une mention spéciale. Il nous ramène à la petite loupe que j'évoquais plus haut, et dont s'amusait Jo Yoshida. On sait que l'adjectif *nippon* ne représente pas, purement et simplement, un équivalent de *japonais*. Il colporte dans bien des contextes une touche exotique, souligne l'altérité. Il faut se replacer dans l'époque : l'image du Japon est alors ambiguë dans la presse grand public. Son dynamisme, amplifié par les effets d'une hausse phénoménale du yen, se traduit par l'acquisition de biens symboliques : des vignobles, des tableaux de Van Gogh, la société américaine Columbia, l'Empire state building... Dans les médias, le thème est à la mode, et le *Nouvel Observateur* lui-même avait titré, de façon quelque peu alarmiste, sur « Le Japon premier producteur de Bordeaux » (hors série, 1984). Et comme on peut jouer de la même vibration cocardière vis-à-vis des grands vins et des pièces maîtresses de la littérature nationale, pour un journal comme *Libération* l'occasion était belle de faire un titre sur la nationalité de Yoshida. Au passage, la petite loupe mentionnée par notre ami est exhibée dans le chapeau du texte. Chapeau « informatif », comme on dit, en ce qu'il vise à extraire l'essentiel de

l'article. Ce qui donne : « Jiro (*sic*) Yoshida a transcrit le brouillon de *Du côté de chez Swann* pour la Pléiade. Cinq mois à déchiffrer " lettre par lettre, avec une loupe électrique, made in Japan, achetée rue de Rivoli." »

Mais soyons équitables. Outre que ce titre doit aussi se lire comme un hommage à l'énormité du travail accompli sur un corpus particulièrement difficile (Champollion, tout de même, quelle référence !), et que titres ou chapeaux sont souvent rajoutés par des tiers au texte des articles, il faut reconnaître que le reportage en lui-même est courtois, honnête, sympathique, et qu'on y entend, malgré l'heure tardive de l'interview, la voix joyeuse et la passion de Yoshida. Je cite :

« *Je me sens comme un artisan médiéval, mais je ne suis pas le seul. On est un groupe de fous.* » Au bout du fil, à Kyoto, face à une bibliothèque qu'il dit bourrée de centaines de livres sur Proust, Jiro (*sic*...) Yoshida rit. Depuis qu'il a remis son travail de titan à Gallimard et à Laffont, il se sent mieux, « *délesté de son fardeau* ». [...]

On y entend aussi son exigence, ses scrupules de chercheur :

« *J'ai fait de mon mieux, mais je suis inquiet, car faute de temps il reste quelques problèmes non résolus.* » Par exemple, dans la première moitié du premier volume de la Pléiade, qui se compose d'esquisses et de variantes inédites, il a dû laisser tomber les ratures, les petits fragments enchevêtrés. [...]

Et son alacrité intellectuelle, son désir de communiquer le savoir, qui en faisaient un professeur exceptionnel, adoré de ses étudiants :

« *Proust n'est pas comme George Sand, qui écrivait très vite. Il réécrivait le même fragment de dix à quinze fois. A travers ses efforts on perçoit une écriture en quête d'elle-même, la naissance d'une imagination [...] Je pense qu'il y a une liaison secrète entre l'esthétique de Proust et l'esthétique japonaise, cette dernière ayant influencé l'impressionnisme qu'il appréciait : le goût de la nature, l'amour pour les reflets...* » [...]

Traces d'une conversation tenue en pleine nuit, par l'intermédiaire de quelque satellite, au-dessus de sept fuseaux horaires, et où l'on sent d'autres qualités de Yoshida : sa disponibilité, sa gentillesse et le respect qu'il témoignait en toutes circonstances à son interlocuteur.

Quelques images encore. Je me souviens l'avoir vu, prenant la peine de dégager trois quarts d'heures au milieu d'une journée lourdement chargée pour aller serrer la main d'un ancien collègue qui signalait inopinément son passage par Kyoto. Je le revois aussi parmi ses étudiants, détendu, heureux, pour une courte pause dans un café, tout près de la Bibliothèque nationale. Et lors d'une conférence qu'il donnait à l'Ecole Normale, où chacun pouvait remarquer la présence et la qualité des jeunes chercheurs venus du Japon, que les travaux de Jo Yoshida ont contribué à former — et pas seulement, soit dit en passant, dans le domaine des études proustiennes.

Je lis dans *Le Monde* (4 juillet 2005), sous la plume de Francis Marmande, l'évocation d'un colloque consacré à Proust qui s'est tenu à l'Université de Kyoto en 2004. Yoshida y est rendu tel qu'en lui-même, vif, érudit, avec « un ton de liberté et de drôlerie qu'on n'oubliera pas ». Il paraît qu'il a plaisanté ce jour-là sur son âge. Cela me rappelle une réflexion que j'ai plus d'une fois entendue en France à son propos. Les proustiens l'appelaient évidemment par son nom, bien connu. Ceux qui n'ont pas le bonheur de voyager dans le même compartiment de notre littérature pouvaient en revanche hésiter. La belle simplicité des patronymes japonais échappe parfois au locuteur français. Alors ils me le décrivaient comme « ce professeur jeune », « ce professeur encore jeune », cet « encore jeune » grand spécialiste de Proust que j'avais sans doute connu à l'Université de Kyoto. Entre la réflexion de Yoshida, s'amusant à se décrire comme plus très jeune, et la description que je mentionne, il existe ce que le jargon du linguiste nomme une différence d'orientation argumentative. A identité de référent, la suite de l'énoncé ne peut pas être la même. Je suppose que ce petit adverbe *encore* exprimait, sur le plan psychologique, l'admiration de tout ce que Yoshida avait réalisé ou initié en dépit de sa jeunesse, et l'intuition de tout ce qui restait à venir. Quelle aurait été, dans les faits cette fois, *la suite* ? Nous ne le saurons jamais. Il va cruellement nous manquer, et comme ami, et comme

scientifique, et comme messager entre les deux cultures, appelées par des hommes comme lui à mieux se comprendre, à sortir des clichés, à s'apprécier. Et c'est pourquoi, après avoir tenté de sourire, on termine ici cet hommage, le cœur serré.

Jean-Paul HONORÉ
Université de Marne-la-Vallée (France)
UFR Lettres, Arts et Communication